

# alexandre koyré

## la philosophie et le problème national en russie au début du XIX<sup>e</sup> siècle



Extrait de la publication



idées / gallimard









*tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

*© Alexandre Koyré, 1929,  
transféré aux Éditions Gallimard en 1976.*



## AVANT-PROPOS

*Ce travail est sorti d'un cours professé à l'Institut d'études slaves de l'Université de Paris, pendant l'année scolaire 1924-1925, comme introduction générale à une étude du mouvement slavophile que je poursuis depuis plusieurs années.*

*C'est M. Étienne Gilson, professeur à la Sorbonne, qui m'a donné l'idée d'en faire un volume; c'est à l'aimable insistance de M. André Mazon, professeur au Collège de France, et à l'aide constante que j'ai trouvée auprès de lui que cette idée doit sa première réalisation; c'est grâce à M. Paul Boyer, administrateur de l'École Nationale des Langues orientales vivantes, qui a bien voulu accepter mon travail dans la collection de l'Institut français de Léningrad, que ce livre, auquel j'espère donner une suite, a pu voir le jour. Je tiens pour un devoir agréable de leur exprimer ma très profonde gratitude.*

*Que M. Émile Haumant, professeur à la Sorbonne, à qui je dois d'avoir pu entreprendre cette étude, et M. Louis Eisenmann, professeur à la Sorbonne, de qui la bienveillante sollicitude m'a permis de combler les lacunes de ma documentation en explorant les richesses de l'admirable Russian Department du British Museum, veillent bien également trouver ici l'expression de ma très sincère reconnaissance.*

Paris, le 30 novembre 1928.



## INTRODUCTION

L'activité littéraire du petit groupe de penseurs connus sous le nom de *slavophiles* se manifeste surtout pendant les années quarante et cinquante; mais, pour bien comprendre la formation et le sens de leurs doctrines, amalgame curieux de philosophie romantique, de patriotisme local (*moskvofilstvo* « moscovitisme »), de nationalisme religieux et d'utopisme archéologique, il faut se reporter à plusieurs décades en arrière, aux années trente et vingt, et même plus loin encore, à l'époque des guerres napoléoniennes et de l'« aurore radieuse » du règne d'Alexandre I<sup>er</sup>.

En effet, c'est pendant les années trente que se formèrent et se cristallisèrent les dogmes et les croyances du groupe; c'est alors que, dans des discussions incessantes, amicales d'abord et hostiles ensuite, entre les futurs « slavophiles » et les futurs « occidentalistes » s'élaborèrent, et s'opposèrent d'une manière consciente, ces deux courants de pensée dont la lutte a rempli — et remplit encore — la vie intellectuelle de la Russie. On peut considérer que ce fut avec les slavophiles que la pensée philosophique fit pour la première fois son apparition en Russie, qu'ils furent les premiers à se poser d'une manière consciente le seul, le véritable problème de toute philosophie, — celui du γῶθι

σεαυτόν — qu'ils furent les premiers à chercher une solution métaphysique au grand problème que la vie et l'histoire posaient devant la Russie : celui de son essence et de sa conscience nationales. Mais il ne faut pas perdre de vue, d'une part, que c'est pendant les années vingt, dans le petit cercle romantique du prince Odoevski, que s'était faite l'éducation philosophique du jeune Kirêevski et, d'autre part, que le problème dont les slavophiles ont cherché la solution à l'aide de moyens et de concepts empruntés aux romantiques avait déjà une longue histoire : c'était le problème traditionnel que, tour à tour, se posaient les générations successives de l'élite intellectuelle du pays.

En effet, on peut dire que toute l'histoire intellectuelle de la Russie moderne est dominée et déterminée par un seul et même fait : le fait du contact et de l'opposition entre la Russie et l'Occident, celui de la pénétration de la civilisation européenne en Russie. Ce processus, réfléchi dans la conscience de l'élite occidentalisée comme dans celle du « peuple », qu'il n'avait d'ailleurs que peu touché, donnait naissance à un double problème : d'une part, celui des rapports entre « la Russie et l'Occident », « la Russie et l'Europe », « l'être national et la civilisation occidentale », et, d'autre part, celui des rapports entre l'élite et la masse, *l'intelligentsia* et le peuple ; et le problème se posait d'une manière d'autant plus aiguë que la Russie se rapprochait davantage de l'Occident, que la pénétration de la civilisation occidentale dans l'élite devenait plus profonde et que s'élargissait le gouffre qui séparait celle-ci du reste de la nation.

Ce problème ne se posait sous cette forme que dans la conscience de l'élite, et encore fallait-il, pour qu'il provoquât la naissance de doctrines — slavophilisme ou occidentalisme —, que l'emprise des idées occidentales devînt suffisamment puissante

pour créer à cette élite comme une seconde nature et lui faire vivre dans son propre être et sa propre pensée la dissociation intérieure, l'opposition intime de sa première et de sa seconde nature. Il fallait, pour que les futurs slavophiles pussent assumer une attitude critique aussi bien vis-à-vis de l'Occident que vis-à-vis de la Russie, qu'ils se sentissent en même temps et trop russes pour jamais devenir de purs occidentaux, transfuges de leur propre patrie, et trop européens pour pouvoir jamais se passer de la civilisation occidentale. Il fallait qu'ils se sentissent eux-mêmes intérieurement étrangers en Europe et étrangers en Russie, pour connaître à la fois et cette aspiration à se retremper aux sources mêmes de la vie nationale, à communier avec le « peuple », et ce rêve d'une civilisation harmonieuse et totale qu'ils transportaient, avec une ardeur qui n'avait d'égale que leur naïveté, soit dans l'avenir, soit dans le passé, soit dans les deux à la fois. Ces conditions ne devaient se trouver réalisées que vers les années trente du xix<sup>e</sup> siècle.

Cependant si les doctrines n'ont pris corps que tardivement, les attitudes mentales, les directions de pensée qu'elles expriment avaient déjà une longue histoire. Les « occidentalistes » comme les « slavophiles » sont les successeurs et les héritiers de deux attitudes traditionnelles de leur pays en face de la civilisation européenne<sup>1</sup>, l'une faite du besoin de plus en plus conscient de s'affirmer, de s'opposer à l'Occident, de préserver le « fonds » intime de la vie nationale, son être propre, ses particularités distinctives; l'autre, faite du désir, de plus en plus conscient aussi, de s'appropriier cette civilisation brillante dont on se sentait exclu, de l'imiter, de la transplanter en Russie; l'une qui va de l'aversion irraisonnée et du traditionalisme étroit des vieux croyants, adversaires de la réforme de Pierre le Grand, jusqu'au désir doctrinal des slavophiles

d'édifier sur les bases de la tradition vivante une véritable civilisation nationale; l'autre, qui va de l'imitation volontaire et servile des formes extérieures de la civilisation occidentale, des mœurs, du costume, de la langue même<sup>2</sup>, jusqu'à une création involontaire, et souvent inconsciente, des fondements de cette même civilisation nationale. Et c'est ainsi que, dans la lutte et l'opposition des deux partis, de ces « frères ennemis », comme Herzen devait les appeler plus tard, nous assistons, d'une part comme de l'autre, au processus complexe de l'élaboration de la conscience nationale de la Russie.

Nationalistes et patriotes, les occidentalistes et les slavophiles l'étaient, au fond, les uns autant que les autres : tous, ils désiraient passionnément la grandeur et le bonheur de leur peuple et de leur pays; tous, ils jugeaient sévèrement son présent; tous ils lui prédisaient un avenir glorieux. Mais les uns, les slavophiles, issus de riches et puissantes familles, appartenant à l'élite de la vieille noblesse moscovite, héritiers d'une tradition familiale et d'une éducation profondément religieuse, formés par la philosophie — religieuse, elle aussi — du romantisme allemand, cherchaient à fonder leurs désirs, leurs espoirs, leurs rêves sur une conception organique de l'histoire, en découvrant dans un passé glorieux le gage et le germe de la splendeur future. — Les autres, les occidentalistes, issus de milieux sociaux différents, plus jeunes pour la plupart de toute une décade, nourris surtout de la pensée politique française, d'une part<sup>3</sup>, et de la philosophie hégélienne (incomprise d'ailleurs et rarement puisée à la source), d'autre part, faisant table rase du passé et n'y trouvant que de la barbarie, voyaient le salut de la Russie dans l'adoption complète et totale de la civilisation occidentale, des idées et des institutions de l'Occi-

dent, d'un Occident aussi irréel d'ailleurs que l'ancienne Russie des slavophiles : c'est à cette condition seulement, croyaient-ils, que le peuple russe, jeune, vierge et si bien doué par la nature, pourrait accomplir sa tâche, à savoir reprendre des mains fatiguées des nations occidentales le flambeau de la civilisation européenne.

Occidentalisés, profondément pénétrés d'admiration pour la civilisation de l'Europe, occidentalistes et slavophiles l'étaient presque autant les uns que les autres, et même, à regarder de plus près, on constate que les plus occidentalisés n'étaient pas les occidentalistes. Sans doute ceux-ci se croyaient-ils plus proches de l'Occident, parce qu'ils l'admiraient davantage, mais leur admiration n'était souvent que « de confiance », et la traduction des idées occidentales qu'ils présentaient à la Russie n'en était le plus souvent qu'une transposition très russe. Les slavophiles, d'autre part, avaient garde plus nette et plus vivante la conscience des liens organiques qui les unissaient à leur peuple<sup>4</sup> : c'était l'idéal, la pensée intime de ce peuple qu'ils voulaient exprimer. Mais tout leur appareil conceptuel, la manière dont ils cherchaient à formuler et à définir l'essence nationale, la critique même qu'ils faisaient de la civilisation occidentale, lui reprochant de n'être qu'un rationalisme étroit, un atomisme, un mécanisme étriqué, désormais stérile et stérilisant — critique juste souvent et parfois profonde —, révélaient à quel point ils avaient subi l'influence de la pensée occidentale.

\*

Le problème central de la philosophie de l'histoire des slavophiles a été, nous venons de le dire, le problème des relations entre la Russie et l'Occident, ou de la valeur respective « des principes de la

civilisation occidentale par rapport à ceux de la civilisation russe ». C'était l'expression de la conscience d'un fait : du fait de la différence profonde, allant jusqu'à l'opposition, entre la Russie et l'Occident, différence et opposition telles qu'elles confèrent un sens immédiatement perceptible au terme vague et obscur en lui-même d' « Occident ». En effet, en face de la civilisation occidentale — ou plutôt des civilisations occidentales — la Russie se dresse comme un monde à part, monde barbare si l'on veut, mais tellement « autre » qu'après de cette différence essentielle celles qui séparent les membres de la grande famille des peuples de l'Europe occidentale n'apparaissent plus que comme des nuances<sup>5</sup>. Nous sommes en présence d'une opposition qui domine toute l'histoire russe, l'explique peut-être, et peut-être s'explique par elle.

Or, la conscience de ce fait peut donner lieu à plusieurs attitudes différentes, selon le degré de valeur que l'on attribue à la civilisation russe et à la civilisation occidentale. On peut — surtout si l'on professe une philosophie intellectualiste et rationaliste — ne voir dans la première que la barbarie d'un peuple arriéré, qu'une étape déjà — et depuis longtemps — dépassée par des voisins plus favorisés et plus avancés sur la voie du progrès. On peut, d'autre part — surtout si l'on professe une philosophie religieuse et antirationaliste —, condamner en bloc toute la civilisation occidentale, en n'y voyant qu'une déviation diabolique, à laquelle, nécessairement, s'oppose la véritable civilisation chrétienne réalisée par la Russie à un moment déterminé de son histoire<sup>6</sup>. On peut également adopter quelque position intermédiaire, en n'attribuant à la civilisation européenne qu'une valeur toute relative : on sera alors tenté de déterminer la valeur propre de la civilisation russe, ou du moins (surtout si l'on est imbu d'idées romantiques) celle des « germes » et

des « principes » de cette civilisation, soit en la rangeant à côté de l'européenne comme un type nouveau, différent non pas *quantitativement*, mais *qualitativement*<sup>7</sup>, soit en y voyant les bases possibles d'une civilisation complémentaire de celle de l'Europe occidentale, avec laquelle elle devra plus tard se fondre en une vaste synthèse, soit en y trouvant les fondements et la promesse d'une civilisation absolue qui devra englober et absorber toutes les valeurs positives de toutes les civilisations<sup>8</sup>; on peut enfin, en maintenant l'attribution à la civilisation européenne d'une valeur absolue, mais en se demandant — surtout si l'on est un croyant mystique qui voit dans l'histoire l'action immédiate et visible de la Providence divine — quel est en somme le sens de cette barbarie russe et quel est dans le plan de la Providence son but caché. Est-ce une leçon terrible, ou bien au contraire une mission glorieuse<sup>9</sup>?

Toutes ces conceptions ont été réellement esquissées en Russie, et toutes elles supposent une condition préalable commune : la conscience bien nette de la différence entre la Russie et l'Occident. Jamais peut-être cette condition préalable n'a été mieux remplie, et le sentiment d'être des « étrangers en Europe » ne s'est jamais peut-être imposé à l'élite intellectuelle de la Russie avec une intensité plus grande que pendant les premières décades du xix<sup>e</sup> siècle, alors que, mêlée par les guerres napoléoniennes aux destinées de l'Europe, la Russie apparut à celle-ci et aussi à elle-même comme « une énigme historique et ethnographique », comme une barrière contre laquelle venaient se briser les flots d'idées et les vagues de la révolution française.

Déjà les guerres victorieuses du siècle précédent, avec les exploits des grands capitaines de Catherine II, avaient réveillé dans la société francisée<sup>10</sup> de la fin du xviii<sup>e</sup> siècle le sentiment et l'orgueil

nationaux, et les versificateurs de la cour impériale provoquaient l'enthousiasme du public par de belles tragédies patriotiques, où, avec plus de bonne volonté que de succès, ils cherchaient à imiter les « modèles immortels » donnés par Voltaire ou Crébillon.

En l'année 1792, déjà, le jeune Karamzine<sup>11</sup>, dans une pastorale idyllique, où froidement, sous prétexte de présenter « un tableau de la vie vertueuse et simple des ancêtres », il affublait de noms russes les personnages de la plus conventionnelle berquinade sentimentale, lançait aux applaudissements du public cette phrase redondante<sup>12</sup> : « Qui de nous n'aime la mémoire de ce temps, où les Russes étaient russes, s'habillaient à la russe, avaient encore leur propre démarche, gardaient fidèlement leurs usages ancestraux, parlaient leur propre langue, la langue de leur cœur, c'est-à-dire, parlaient comme ils pensaient ? » Pareille déclaration n'engageait à rien, et, au fond, ne voulait rien dire ; mais — signe des temps — elle était applaudie. Plus tard, lorsque le libéralisme du commencement du règne d'Alexandre I<sup>er</sup> eut renversé les barrières érigées par Paul I<sup>er</sup> et de nouveau largement ouvert les portes au flot des influences et des idées étrangères<sup>13</sup>, lorsqu'il semblait qu'une ère nouvelle commençât pour la Russie, c'est encore Karamzine qui dans quelques écrits retentissants chercha à réagir contre l'engouement presque général, et à inculquer aux Russes, avec un patriotisme véritable et éclairé, le sentiment de la dignité et de la fierté nationales. « Je n'ose point penser, écrivait-il en 1802, qu'il y a en Russie trop peu de patriotes ; il me semble toutefois que nous péchons par un excès d'humilité en ce qui concerne notre dignité nationale ; cependant, il n'est rien de plus nuisible en politique que l'humilité. Celui qui ne s'estime pas soi-même ne sera certainement estimé de

personne<sup>14</sup>... Or, les succès de notre littérature prouvent clairement les dons naturels des Russes; les Français ont eu, dès le xvii<sup>e</sup> siècle, un philosophe et un écrivain comme Montaigne: qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'ils écrivent, en général, mieux que nous? N'est-il pas étonnant plutôt que certaines de nos œuvres ne soient pas inférieures aux meilleures des leurs, aussi bien pour la pensée que pour les nuances d'expression et le style? Soyons seulement justes, chers concitoyens, et reconnaissons la valeur de nos propres œuvres; jamais d'ailleurs nous ne tirerons profit de la gloire des autres, et l'intelligence des autres ne nous servira à rien<sup>15</sup> »; et touchant le point le plus douloureux, celui du passé: « il faut, ajoutait-il en 1803<sup>16</sup>, inculquer aux Russes la conscience de leur propre valeur; il faut leur montrer que leur passé peut donner des sujets d'inspiration à l'artiste, provoquer des œuvres d'art, faire palpiter les cœurs. Non seulement l'historien<sup>17</sup>, mais aussi le poète, le sculpteur et le peintre peuvent être des organes du patriotisme. » Pour Karamzine, d'ailleurs, tout plein encore d'idées libérales et de la philosophie des lumières, le patriotisme et l'amour de la civilisation ne s'opposent nullement; bien plus, ils se confondent; le patriote véritable, loin de fermer les yeux sur les défauts de son propre pays, travaille à les corriger; il ne se dissimule nullement l'état arriéré de sa civilisation, mais, conscient également du chemin parcouru déjà, et en si peu de temps, fier des résultats acquis et riche d'espairs pour l'avenir, confiant dans le gouvernement dont le rôle est justement de porter et de propager la lumière, de prendre la tête du mouvement, selon l'exemple et le précepte du fondateur de l'Empire, il adresse au jeune empereur une belle péroraison: « Pierre le Grand<sup>18</sup> a fondé dans notre patrie sa première Académie, Élisabeth, sa première Univer-

sité, Catherine a créé les écoles dans les villes, mais Alexandre n'a pas seulement multiplié les Universités et les lycées (gymnases), il a dit encore : que la lumière soit jusque dans les chaumières ! Une époque nouvelle commence désormais dans l'histoire de l'éducation morale de la Russie, de sa civilisation<sup>19</sup>, qui est la base de la grandeur de l'État, et sans laquelle le règne le plus brillant ne sert qu'à la gloire personnelle du monarque, non à celle du peuple, non à celle de la patrie ! » La Russie, forte et heureuse sous plus d'un rapport, « était encore humiliée et jalouse, éprouvait une envie légitime en voyant les triomphes et l'éclat de la civilisation dans maints autres pays, et en les comparant à l'état précaire où elle se trouvait chez elle, à la faible et incertaine lueur dont elle brillait à peine dans les vastes espaces de la Russie. Les Romains, vainqueurs de l'univers, furent néanmoins méprisés par les Grecs pour leur ignorance, et ce ne fut ni par la force des armes, ni par des victoires, mais seulement par l'étude qu'ils purent finalement s'affranchir du nom de Barbares. Et ce n'est point seulement l'orgueil national qui souffre du manque de civilisation, non, l'absence de la civilisation empêche toute réalisation des projets bienfaisants du Prince... Alexandre vient civiliser les Russes pour qu'ils puissent éprouver les bienfaits de ses lois libérales<sup>20</sup>... »

Il semblait en effet que, sous l'impulsion vigoureuse de l'empereur, une période de civilisation et d'activité intellectuelle s'ouvrait en Russie ; l'Université de Moscou fut transformée, d'autres universités furent fondées<sup>21</sup> ; l'activité littéraire battait son plein : les traductions d'ouvrages philosophiques, les livres, les revues se multipliaient à vue d'œil. Mais déjà les revers de la guerre, la paix de Tilsit considérée comme honteuse, la probabilité, au lendemain de cette paix, d'une guerre nouvelle,

l'influence grandissante des idées occidentales avaient provoqué dans une partie de la société un regain de l'ancien nationalisme xénophobe. Ce fut à Moscou, dans la vieille capitale détrônée, que cette réaction trouva pour la première fois son expression littéraire.

L'ancienne capitale, demi-asiatique encore, patriarcale, toujours un peu frondeuse, toujours un peu jalouse de la prépondérance de la nouvelle capitale européenne, Saint-Pétersbourg, plus traditionaliste et plus libre en même temps que celle-ci, aussi fière de son patriotisme, de sa fidélité au trône et à l'autel que de ses idées libérales, centre à la fois des martinistes et des vieux croyants, lieu de retraite et de repos des grands dignitaires des âges révolus, vivants gardiens de la tradition et des souvenirs du « bon vieux temps », siège de la première — et de la meilleure — des universités du pays<sup>22</sup>, offrait à cette époque un aspect particulièrement bigarré, celui d'une véritable tour de Babel, où s'affrontaient et se choquaient d'une manière bien plus violente qu'à Saint-Pétersbourg les éléments disparates de la civilisation composite de l'Empire. Voici comment elle se présentait aux regards d'un observateur curieux qui était l'un des esprits les plus cultivés et les plus pénétrants de son temps, Batiouchkov<sup>23</sup> : « Mélange curieux d'architecture ancienne et moderne, de pauvreté et de richesse, de mœurs et d'habitudes européennes avec des mœurs et des habitudes orientales ! Mélange étonnant et incompréhensible de futilité et de vanité d'une part, et de gloire et de magnificence véritables de l'autre, d'ignorance et de civilisation, de barbarie et d'urbanité. Ne t'en étonne pas, mon ami, Moscou est le symbole ou l'image vivante de notre patrie... Pierre le Grand a fait bien des choses, mais n'en a achevé aucune. Voici un immense carrosse que quatre gros chevaux tirent avec peine ;



-  littérature
-  philosophie
-  sciences
-  sciences humaines
-  idées actuelles
-  arts

## alexandre koyré : la philosophie et le problème national en russie au début du XIX<sup>e</sup> siècle

Ouvert avec Pierre le Grand, passionné par les guerres napoléoniennes, le débat entre slavophiles et occidentalistes a pris une orientation décisive, au XIX<sup>e</sup> siècle, dans les années 30 où l'*intelligentsia* se réclame surtout de Schelling, et dans les années 40 où elle découvre Fourier, Saint-Simon et Hegel ; on s'entendait pourtant sur la *singularité* de l'âme russe et son rôle messianique en une civilisation mondiale nouvelle. Alexandre Koyré était resté trop russe, trop bouleversé par la Révolution d'Octobre, pour ne pas méditer, dans la première partie de sa carrière, sur les problèmes religieux et philosophiques qui avaient conduit le pays où il était né de la sainte Russie à l'U.R.S.S. Cet ouvrage, devenu introuvable, éclaire sur bien des questions actuelles.